



Grégoire Sourice *SecondeMain*

Grégoire Sourice
SecondeMain

Roman



éditions corti

Domaine français
168 pages – 19 €
978-2-7143-1375-1

5 mars 2026

Premier roman

SecondeMain est le nom d'un site de petites annonces où tout s'achète et tout se vend. HB, le narrateur, s'y plonge dans un moment de désœuvrement, alors qu'il est en convalescence chez ses parents après une opération. À ses côtés, il y a sa sœur Coline et Jérémy Loy, l'insaisissable ami d'adolescence. Jérémy a une particularité : il multiplie les avatars. Le dernier en date, PeroPerez13, met en vente sur SecondeMain les choses les plus improbables, à commencer par l'étang de la commune. Son combat est celui d'un Don Quichotte d'aujourd'hui, qui entend torpiller le système de l'intérieur en y glissant des grains de sable. Dans cette aventure, HB sera son Sancho Panza.

Les personnages de *SecondeMain* évoluent dans un monde où les objets ont pris le pas sur les relations entre les êtres. Un monde toxique et surpeuplé de choses mais peut-être vide de sens. À moins que cette ère des objets n'annonce un nouvel animisme par lequel les forces de la fiction pourraient se réveiller ?

Dans ce premier roman, Grégoire Sourice interroge la place des corps et de leurs attractions dans notre monde contemporain et ses doubles numériques.

Grégoire Sourice est né en 1990 dans un village du Maine-et-Loire. Chez Corti, il a publié un essai remarqué (*Le Cours de l'eau*, 2024). *SecondeMain* est son premier roman.

Chloé Brendlé: Votre premier roman met en scène des personnages qui ont un drôle de rapport aux « objets » : l'un met en vente en ligne un étang ou une prothèse de hanche, un autre sympathise avec une chaise... *SecondeMain* s'inscrit dans la continuité de votre essai *Le cours de l'eau* (2024, collection « Penser – Situer »), où vous vous intéressez à la façon dont l'eau échappe aux catégories juridiques de la propriété privée. Que vous a permis d'explorer la fiction ?

Grégoire Sourice: J'ai d'abord voulu écrire un roman pour découvrir des personnages. Un des axes autour duquel le livre tourne est celui du rapport que nous entretenons avec nos avatars numériques. Écrire sur l'avatar d'un être fictif – un personnage au carré – m'a semblé une bonne solution pour creuser les liens de dépendance et d'affection que nous entretenons avec nos doubles. Ensuite, ce que m'a permis la fiction, c'est de délirer les objets qui nous entourent. Toutes ces choses qui définissent nos modes de vie et qui débordent sur les trottoirs, les publicités, les écrans. *SecondeMain* poursuit les derniers paragraphes du *Cours de l'eau*, et notamment : « je suis tellement consumé par l'attraction de la marchandise que je m'identifie à un stylo Bic. » Ça paraît excessif de le dire comme ça, mais j'ai une vraie empathie pour les objets, et c'est notamment ce sentiment que le roman explore.

C. B. : C'est un livre très drôle, par ses situations cocasses, par sa justesse d'observation des relations sociales et affectives, mais aussi grave et touchant ; on est toujours sur le fil de différentes émotions et de différents registres, du réaliste au fantastique. Avez-vous eu le sentiment d'écrire en funambule ?



G. S. : J'ai écrit *SecondeMain* en partie durant deux résidences, lors desquelles j'ai pu me plonger dans l'écriture, c'est-à-dire perdre les repères du quotidien pour aller vers des endroits que je ne connaissais pas. A mesure que j'écrivais ce livre, j'ai appris la narration et la technique romanesque. La dimension funambule vient de cette ignorance, mêlée à une certaine sincérité de l'histoire racontée. Par ailleurs, c'est un livre haché – du fait des multiples activités que je mène de front – et qui porte les traces de cette violence. On est tour à tour du côté de la lame et du côté de la farce. J'ai essayé d'écrire un livre expérimental, au sens où il se veut original dans sa forme tout en proposant une multiplicité d'expériences de lecture.

C. B. : En vous lisant, on se demande tout le temps où vous allez nous emmener : vous nous faites passer par un pavillon de lotissement, par des jeux vidéo, par un hôpital, sur les traces de multiples personnages et avatars, et la fin du roman propose – sans en dire trop – une espèce de métamorphose assez étonnante. Était-elle présente rapidement dans votre cheminement d'écriture ? Sur quelle(s) impression(s) vouliez-vous laisser les lecteurs ?

G. S. : Je n'avais pas la fin avant d'écrire le roman, qui d'ailleurs a eu d'autres fins. J'ai lu coup sur coup une nouvelle de Philip K. Dick et *Le nez* de Gogol, qui m'ont fait repenser à *Tout va bien se passer* de Nathalie Quintane. Pendant

La première chose qu'il voit, c'est une photo de l'étang. Elle est mal cadrée, à la verticale. Au premier plan, il y a de l'eau, puis, au centre de l'image, sur une berge, un robinier. Il a perdu ses feuilles. HB ne comprend pas ce que montre la photographie : l'eau, l'arbre ou les toits qui apparaissent à l'arrière-plan. Le texte de l'annonce est plus explicite : « Bonjour vend étang de la commune en l'état. Belle surface d'eaux poissonneuses. Tous types de loisir lacustre mais pas que. Peut-être qu'il ne m'appartient pas. Peut-être que je veux seulement brader un bien commun. »

quelques semaines, le livre s'est terminé sur un acte de cruauté, mais ça n'allait pas. J'ai compris que je ne devais pas refuser d'emmener le livre vers cette espèce de folie, ou d'hybridation étrange, parce que l'épanouissement du personnage principal en passait par là. De manière plus générale, la fin essaye d'imaginer un autre rapport aux objets que celui du consumérisme, et c'est sur cette impression, ou cet espoir, que j'ai voulu laisser les lecteurs.